LA VIEILLE MONTRE

I

Bon! j'ai cassé le grand ressort en voulant remonter ma belle montre neuve!

Voilà la petite bête morte,—plus de "tictac",—et j'ai beau tourner, l'aiguille ne marche plus.

O Temps! divinité insatiable! que ne puis-je ainsi t'arrêter au ton cours? Pourquoi nous emporte-tu si vite, et, avec nous, toutes nos amours et toutes nos espérances? Une fois, une seule fois, laisse moi faire un miracle: laisse-moi suspendre, pour quelques instants, le cours heureux de ce torrent de la vie et tu nous roules pêle mêle avec les débris de tout ce que nous avons aimé; laisse moi faire plus encore, et que je puisse revoir, dans un doux rêve, les souvenirs du passé! Allons! voyageur éternel, prends une minute, une seule minute, à l'infini de la durée, et donne la moi!

—Boûm!....boûm!....boûm! ....boûm!....boûm!....boûm! ....boûm!....boûm!....boûm! ....boûm!....boûm!..boûm!.. Minuit! Voilà ta réponse! Il est minuit! Tu poursuis ton vol sinistre, tu t'enfuis dans l'ombre; et, dans les dernières vibrations de la cloche, il me semble entendre comme le bruit expirant du battement de tes ailes!

Allons! il faut dormir... Dormons!

II

Quelle heure est-il?....Il fait nuit noire....J'allume ma bougie.

Ah! c'est vrai: ma montre ne marche plus. Heureusement l'horloge sonne. Il est deux heures.

Une idée: la vieille montre qui est là dans le secrétaire, si je la montais?

Je la tiens.

Comme elle est grosse, épaisse et lourde! Et cet énorme verre bombé! Et ce cadran où les heures, par une innovation qui fit frémir tous les horlogers de l'époque, sont inscrites en chiffres arabes! Mais cela n'est plus de mode depuis l'an 1804, ma pauvre montre, et ce qui te faisait alors si jeune et si tapageuse te rend maintenant ridicule, hélas! comme toute chose vieille!

Pourtant, tu étais solide et consciencieusement bâtie. Tes grandes et larges roues, ton balancier, vigoureux, tes ressorts élastiques et fermes, tout cela marchait à grand bruit avec un bruyant "tic-tac", ressemblait plutôt à un bon gros moulin qu'à une machine de précision; mais tu allais toujours! Et, une fois réglée, tu ne te dérangeais pas comme les montres d'à-présent.

Et puis, tu avais ton luxe, de meilleur aloi que celui de telle montre d'aujourd'hui, prétentieusement enrichie de diamants et de rubis équivoques, et dont le double boîtier n'est que de cuivre! Toi, tu es tout en or! Et quel or! à l'ancien titre, non pas au titre de notre or bâtard, où l'on met tant de cuivre qu'on ne peut toucher sans se salir les mains. Ah! c'est que vois-tu, nous ne sommes pas comme les hommes de ton temps: il nous faut de l'or, et, plutôt que de nous en passer, nous en prenons le mensonge; faute de pouvoir jouir, nous voulons rêver du moins que nous jouissons!

Allons! je veux me rendormir; bonsoir, ma bonne!

Je l'ai montée; la voilà partie.

—Ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que-ti-que!

Pauvre vieille! comme elle se dépêche, comme elle trottine!...

On dirait une ancienne servante, qui, longtemps exilée de la maison où elle a vécu, reprend possession de ce cher ménage où chaque chose lui raconte une histoire ou lui rappelle un souvenir.

Ti-que-ti-que ti que ti-que!

Comme ces anciennes montres font du bruit!

Et, pourtant, ce n'est pas désagréable; ça berce..

III

Un silence profond. Voilà que, maintenant, il me semble distinguer comme une douce petite voix qui murmure près de mon lit. J'écoute, et voici ce que j'entends:

—"Je suis vieille, vieille, et je sens bien que le monde ne va plus comme jadis. Je ne sais ce que j'éprouve: c'est comme un poids, une lassitude, qui m'accable. On dirait que le temps n'est plus le même qu'autrefois. il est plus ardent, plus âpre: il brûle!....Que se passe-t-il donc dans ce monde où je ne me reconnais plus? Comment porte-t-on les breloques, maintenant? Où suis je? Quelle heure est il? Vais-je bien?....Ti-que-ti-que-ti-que ti que!"

Un moment de silence; elle réfléchit.

—"Je me souviens....J'ai vu bien des choses....tant de choses!....Tout cela a disparu.... Mais j'ai dormi longtemps, et j'ai perdu le fil des histoires de ce monde.

"Ah! j'ai vu des événements comme vous n'en verrez pas, vous autres!

"Mon enfant, j'ai passé dans des batailles où le canon fauchait les hommes comme des épis; j'ai traversé six fois l'Océan sur des vaisseaux de guerre qui donnaient la chasse à l'ennemi; j'ai vu sur les pontons anglais, nos prisonniers entassés comme des pourceaux, et là j'ai sonné bien des heures d'angoisse, quand, au milieu de ces longues nuits de douleur, un des compagnons de captivité de mon maître le réveillait en lui disant:

"—Pardon, mon commandant, quelle heure est-il?

"L'heure où on lui annonça qu'il était libre, qu'il allait revoir sa femme et sa fille dont il était séparé depuis quatre ans, c'est moi qui l'ai marquée! Ah! je me souviens! Il me tira de son gousset, il me regarda un moment les yeux pleins de larmes, et il me baisa en me disant:

"—Deux heures et demie!.... Voilà un moment que je n'oublierai jamais!

"Comme il était bon, et noble, et tendre, et délicat en toutes choses! Pendant soixante ans dont j'ai marqué toutes les heures, il n'y a pas eu, dans cette vie, une mauvaise action, pas une mauvaise pensée! Je puis te le dire, moi, la confidente de toutes ses actions!

"Sais-tu comme il t'aimait?... sais-tu combien de fois, lorsqu'il attendait l'heure d'aller te chercher à l'école, il s'est impatienté de voir mes aiguilles marcher trop lentement à son gré?

"Et dans cette affreuse maladie où tu faillis périr! Tu ne pouvais pas le voir, tu étais en proie au plus affreux délire. D'ailleurs, tu étais trop petit, tu n'aurais pas compris. Mais quelle scène!

"On attendait la crise qui devait décider de ta vie.

"—A midi, avait dit le médecin il sera mort ou sauvé!

"Ta mère était agenouillée au pied de ton lit; échevelée, les mains crispées sur les couvertures, elle dévorait de ses regards brûlants ton visage injecté de sang, couvert d'une sueur froide.

"Ton père me tenait d'une main; il avait posé son autre main sur la tête de ta mère. Je vois encore ce visage que la tendresse, la douleur et la fermeté faisaient rayonner d'une majesté presque surhumaine. C'était le moment fatal! Tu ne remuais plus; tes joues commençaient à se marbrer de taches livides, et, dans ce moment suprême, on sentait bien que la vie et la mort déployaient toute leur puissance pour se combattre.

"Alors, au milieu d'un silence effrayant, on n'entendit plus rien que le "tic.tac" de la vieille montre, et tous deux écoutèrent, tous deux se mirent à compter le battement des secondes. comme l'on prête l'oreille dans le lointain au galop du messager, qu'on l'entend s'arrêter, descendre de cheval, qu'il monte et qu'on peut compter ses pas!

"Ah! dans ce moment, là puissance de l'âme humaine était si intense, cette main de père qui me tenait était si frémissante qu'il me semblait sentir la vie,—oui, la vie,—circuler dans mes rouages!

"La crise redouble!.....La mort, comme une bête féroce, se pelotonne un moment et bondit une dernière fois sur toi...Et moi, je marche toujours égale et invariable dans mes battements.

"Encore trois secondes,—trois secondes seulement!

"Une,—deux,—trois!

"Sauvé!

"Et, alors, ta mère me prit; elle me serrait, elle me caressait, elle me baisait avec frénésie, en répétant:

"—Midi! midi! midi! Il n'y a pas à craindre d'erreur! Je sais bien, vieille montre, que tu es fidèle et que tu n'as jamais menti!

"Depuis ce jour-là, j'ai commencé d'éprouver des mouvements inconnus. Peu à peu s'est développé en moi comme un besoin de je ne sais quoi de vague, qui semblait tantôt m'emporter et tantôt me retenir. Ce mouvement uniforme et continu, cette régularité implacable et automatique m'étouffaient d'une angoisse que je ne puis exprimer. J'aurais voulu marcher plus vite, ou bien, d'autres fois, m'arrêter. Ces bruits du monde extérieur, ces voix douces ou frémissantes que j'entendais, j'aurais voulu les comprendre, y répondre. Je me sentais pris d'un immense désir de palpiter comme ce cœur qui battait à côté de moi.

"Vois-tu, mon enfant, nous autres machines, nous ne sommes pas encore la vie. Ces formes, ces organes, ces rouages et ces ressorts dont nous sommes construites, c'est une portion de l'âme humaine, et la force qui nous donne le mouvement est une part de l'âme universelle. Nous vivons presque, mais nous ne connaissons encore que la souffrance Ah! quel est donc ce mot que j'ai entendu répéter tant de fois et que les hommes disent d'une manière si touchante? Aimer! Il me semble que, si je pouvais le comprendre, je ne souffrirais pas!

"Ti-que-ti-que-ti-que-ti que ti-que!...."

IV

Elle se tait comme épuisée....

Et moi, je rêve! Je me demande pourquoi le cœur de l'homme n'aurait pas cette puissance de faire pénétrer jusque dans la matière inerte quelque chose de son âme et de sa vie. Comment, s'il n'en est pas ainsi, la vue seule de certains objets suffit-elle pour ressusciter à ses yeux le souvenir, l'image, la réalité même, des êtres et des événements qui ne sont plus?

Allons! voici le jour!.....La lumière vermeille du soleil levant dissipe tous ces songes....Rentrons dans la réalité, ma pauvre vieille montre: tu n'es tout simplement qu'une machine affaiblie, et moi je ne suis qu'un pauvre rêveur!

Voyons, ta sonnerie marche-t-elle encore?

Je pousse le bouton.

—Ting, ting, ting, ting, ting.. ti-ting....ti ting....

Oh! mon Dieu! là! il est devant mes yeux!.....Oui, c'est mon père!....Je vois sa belle et noble tête penchée sur moi; je vois son sourire si bon et si tendre!..Il tire sa montre; il me la fait voir un instant. Et moi, je tends les bras, je me hausse sur mes petits pieds; je le supplie Alors, il incline doucement la tête vers moi. Je le saisis par le cou, je l'embrasse de toutes mes forces, et je lui dis:

—Papa, mon cher papa....je t'en prie....fais la sonner!

EUGÈNE MOUTON.

Petit Traité DE LA Poignée de Main

Une nouvelle étrange circulait, ces jours-ci à Paris. Il paraît que lorsque les événements ont mis, pour la première fois, en présence, depuis son retour de Madrid, Mme Humbert et son juge d'instruction, M. Leydet, ils se sont, avec effusion, serré la main. Deux versions, à ce sujet circulent, il est vrai; dans la première, que soutiennent les sceptiques portés par nature à ne plus s'étonner des plus audacieuses témérités de la gentry gouvernementale, on assure que c'est le juge qui aurait le premier tendu la main à son inculpée avec une familiarité dépourvue de toute morgue professionnelle; la seconde rallie les modérés, les libéraux, les esprits conciliants qui estiment que Mme Humbert s'est présentée à son juge avec une bonhomie dénuée de rancune et lui a tendu sa dextre en demandant:

—Bonjour, comment va?

—Pas mal, pas mal, aurait répondu M. Leydet en effleurant de sa main de justice le gant de l'inculpée, un peu gêné d'avoir à refuser une preuve de confiance à celle chez laquelle il avait autrefois si souvent dîné.

Dès lors, une grave question se pose, que discutent au Palais les avocats déliés et les juges inquiets, Un magistrat doit-il tendre la main à une maîtresse de maison où il a fréquenté, lorsque le sort, l'implacable sort, transforme en vulgaire prévenue la belle madame d'autrefois? La réponse était unanime: Non. Mais doit-on exiger que le juge d'instruction réponde par une malveillante démonstration à un geste de grâce esquissé par une femme, quelle qu'elle soit? Là, les avis se partageaient, les jeunes tenant pour la galanterie, les vieux pour les principes, et le problème de civilité puérile et judiciaire risquait de rester sans solution lorsqu'une voix autorisée professa cette doctrine enfermée dans ce court axiome:

—Un juge ne doit jamais accepter d'instruire une affaire dans laquelle est impliquée une personne qu'il connaît personnellement. Donc la question ne se pose pas.

Cela, c'est la sagesse, et il faut devant elle s'incliner, se contentant d'ajouter la poignée de main judiciaire à la liste déjà si longue des poignées de main classées: poignées de main tendres où s'affirment les serments d'affection et les promesses de fidélité; poignées de main longues et tremblantes des départs ou des adieux, les vigoureuses, qui simulent si bien l'estime réciproque; les graves, qui font mine de conclure des affaires magnifiques; les brusques et gaies, qui promettent les palmes académiques à brève échéance: les tristes, qui auprès des parents, prennent congé d'un mort; les banales, qui effleurent; les gênées, qui glissent; les passionnées, qui appuient; les indiscrètes, qui s'attardent; les hypocrites, qui mentent, et les brutales, qui font mal; poignées de main de fiancés, d'amis, de parents, d'indifférents ou de complices, où si souvent on prétend qu'au Parlement des billets de banque s'égaraient.

Au revoir! adieu! quelle joie! vous m'assommez! enfin! encore! Que de sentiments s'avouent ou se déguisent sous ce geste que notre temps, comme tant de choses, a modifié.

Autrefois on se donnait la main, plus tard on la serrait, aujourd'hui on la secoue. On la secoue sans modération ni mesure, l'effet suprême étant, dans la secousse. d'amener le coude à la hauteur de l'œil, habitude bizarre qui vient d'Amérique et qui passera pour laisser renaître la gracieuse coutume française dont on témoignait autrefois aux hommes son amitié sans leur démancher le bras, et aux femmes son respect en leur baisant la main.

Des règles strictes et sévères ont toujours réglé cette grave matière de la poignée de main et il sied peut-être d'en rappeler quelques-unes, non pas certes à l'usage de nos lecteurs qui les connaissent mieux que personne, mais à l'usage de M. Leydet, par exemple.

***

Nous avons d'abord la poignée de main de grand luxe, celle que l'on peut être appelé à recevoir d'un souverain, ou d'un prince. Pour les audiences de ce genre, arriver ganté, mais en ayant le soin d'avoir des gants assez larges, faciles à retirer d'un seul coup—ganté pour mieux marquer que vous n'avez pas l'outrecuidance d'être assuré que le souverain ne pourra faire autrement que de vous tendre la main, mais ganté de gants larges pour pouvoir vivement dépouiller votre main droite sans laisser trop longtemps Sa Majesté attendre que vous ayez réussi votre petite toilette—la coutume exigeant que l'on ne donne jamais la main à un souverain avec des gants.

Si vous êtes tout à fait bien avec une Altesse, vous pouvez, à la rigueur, arriver la main droite dégantée d'avance, mais c'est bien un peu familier.

On ne prend jamais la main d'une princesse, monsieur Leydet; on y dépose très rapidement les lèvres, et même faut-il avoir soin de se baisser pour accomplir ce rite plutôt que de contraindre la princesse à élever le bras dans un geste démesuré.

Pour une audience du Pape, on ne met pas de gant de tout, et si le Saint-Père vous présente "l'anneau du Pêcheur," on doit l'embrasser sans effleurer de sa main la main du Souverain-Pontife.

Exception faite pour les cas spéciaux qui caractérisent les relations d'un juge d'instruction et d'une prévenue, un homme ne doit jamais tendre sa main à une femme. Si celle ci est gracieuse, elle offre sa main la première; dans les cas contraire, votre dextre reste pour compte. Il est tout à fait de mauvais goût d'employer la violence.

Quand on présente deux hommes l'un à l'autre, ils doivent simultanément se tendre la main. Si l'occasion vous a déterminé à aller trouver à domicile un monsieur que vous ne connaissez pas et que, supérieur en âge, en situation, en autorité, il ne vous ait pas tendu la main en arrivant mais qu'il vous la tende à votre départ, cette manifestation doit se traduire ainsi:

"Je ne vous ai pas tendu la main quand vous êtes entré, parce que, au premier abord, vous m'avez semblé un peu mufle, mais maintenant que je vous connais, ça peut aller."

En somme, c'est un compliment discret, mais c'en est un tout de même.

Si avec cela M. Leydet n'est pas renseigné pour l'avenir, c'est qu'il est vraiment rebelle aux enseignements de l'expérience.

Ah! encore un mot; pour les femmes de caractère enjoué, telle que Mme Humbert par exemple, un peu de camaraderie dans la poignée de main ne messied pas, corrigée cependant par l'expression du visage. La main familière mais le regard respectueux semblant demander grâce pour la liberté prise.

Cela a l'air délicat, mais en somme ça s'acquiert assez vite.

La montagne Pelée en activité

Presse Associée.

Paris, France, 7 février—Dans une dépêche au ministère des colonies le gouverneur de la Martinique annonce que la montagne Pelée est toujours en activité, que son sommet change constamment de forme et qu'elle lance des masses de matières incandescentes.

This is a copy of the Label pasted on each piece of the GENUINE

Agate Nickel-Steel Ware

as a guarantee of Absolute Purity.

LABEL: Sustained by U.S. Circuit Court.

NAME OF UTENSIL

No. AGATE Mfg. & Co. NICKEL-STEEL-WARE

Patented Feb. 12, 1898.

COST | SELL

Analysis No. 72,322. NEW YORK, Dec. 9, 1898.
We have made a careful examination of a sample of "Agate Nickel Steel Ware" received from The Lalance & Grosjean Mfg. Co., Nov 23, 1898.
The enamel coating is homogeneous, of extra thickness, and great purity.
It is entirely free from arsenic, lead and antimony—metals so often found in enameled goods.
Very respectfully,
STILLWELL & GLADDING,
Chemists to the New York Produce Exchange.

Formerly P. Hickson, E.M., Ph.D. John H. Boyle, E.M., Ph.D.
Analysis No. 11,180. NEW YORK, May 8, 1897.
LALANCE & GROSJEAN MFG. CO.
GENTLEMEN:—As requested by you, we purchased in the open market a sample of "Agate Nickel Steel Ware" and have made a careful chemical analysis of the enamel covering of the same.
We find this enamel is absolutely pure and free from Arsenic, Antimony, Lead and other substances injurious to health. We can therefore recommend it for all culinary and drinking purposes. Respectfully yours,
RICKETTS & BANKS,
Chemists to the N. Y. Metal Exchange.

Guaranteed Double Coated and Absolutely Pure, Copyrighted.

NO POISON

Has Ever Been Found in the Enamel of

Agate Nickel-Steel Ware.

Sold by First-class Department and House-furnishing Stores. Send for new Booklet.

Lalance & Grosjean Mfg. Co.,

NEW YORK BOSTON CHICAGO

A VENDRE CHEZ

A. BALDWIN & CO., Limited.

Coin Camp et Commune,

NOUVELLE-ORLEANS.

Téléphonez—

J. GARLICK,

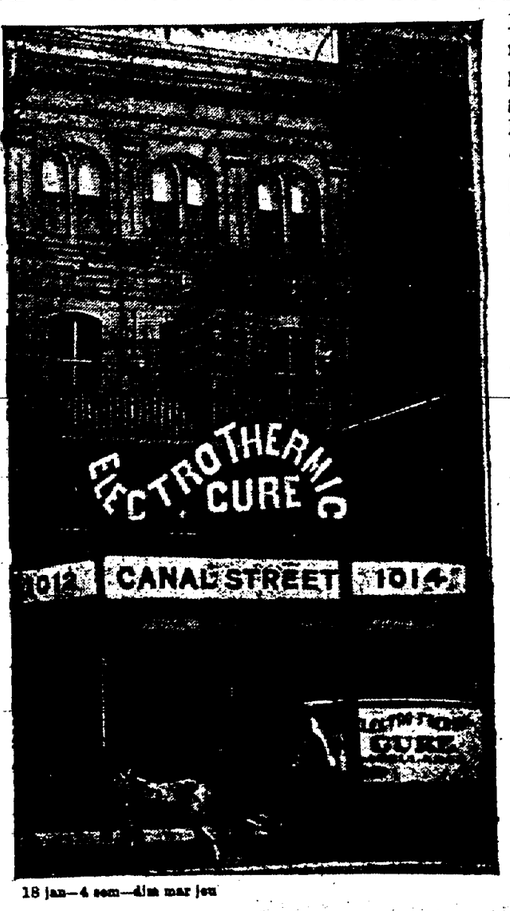
L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités résultats.

Bureau: 633 Place Commerciale

27fev—1an

La Guérison Moderne des Maladies.



Les forces de la nature ont remplacé les drogues. La chaleur, la lumière et l'électricité guérissent vite, agréablement et d'une façon permanente. Si vous n'avez pas réussi ailleurs pour la guérison de vos affections organiques ou fonctionnelles, allez trouver la

Electro Thermic Cure,

(Notez le fait et souvenez-vous du mot CURE)

1012 et 1014 Rue du Canal.

Phone 3774.

18 jan—4 sem—dim mar jeu

Feuilleton

DE:—

L'Abeille de la N. O.

51 Commencé le 16 Février 1902

LE Calvaire d'Agnès

PAR SIMOM BOUBÉE.

CINQUIÈME PARTIE

L'homme au masque blanc

I

(Suite.)

Dix-huit mois après la proclamation de Zidor comme roi des Moulou-Moulou, il y avait au Nouveau-Montmartre, une colonie, européenne de cinq cents personnes, Français, Belges, Portugais, Italiens; chasseurs, marchands, cabaretiers.....ou artistes.

Sur ces cinq cents colons, il y avait cent cinquante israélites.

Le commerce du Nouveau-Montmartre ne tarda pas à devenir florissant.

Tandis que le chef de l'Etat et quelques personnages de marque s'occupaient des moyens de mettre les mines en exploitation, les négociants, exportaient des dromadaires blancs, des zèbres et de l'ivoire, car il y a dans ces contrées de superbes éléphants.

Ce fut alors que Zidor expédia, de nouveau, des messagers vers les autorités coloniales françaises des plus prochains pays; mais il fallut encore de longs mois pour que le gouvernement français se décidât à accepter le don gracieux que lui faisait le conquérant et à lui envoyer de l'infanterie de marine destinée à la défendre plus efficacement que ses troupes improvisées contre les agressions des peuplades avoisinantes qui avaient vu d'un très mauvais œil la civilisation s'implanter dans leur pays.

Après mûre réflexion, Zidor s'était résolu à faire un voyage en France, laissant le pouvoir aux mains du fonctionnaire colonial et du commandant des troupes qu'on lui avait expédiées.

Bien entendu, il emmenait son inséparable Kerfontin.

Tout d'abord, il avait eu l'idée de se présenter carrément aux autorités françaises et de leur dire:

—Je suis Zidor, l'ancien roi des camelots parisiens, aujourd'hui roi des Moulou Moulou par droit de conquête et par la volonté du peuple: on m'a accusé d'avoir assassiné une jeune ouvrière pour lui voler des dentelles. Je suis innocent de ce crime pour lequel j'ai été condamné à mort par contumace; j'ignore encore quel en est l'auteur, mais je demande à être jugé contradictoirement et à présenter ma défense.

Cette idée n'était peut-être pas mauvaise, mais Zidor ne tarda pas à la repousser.

On sait qu'il avait une méfiance instinctive de la police et de la justice; il se dit qu'il était plus prudent de se présenter à Paris sous un nom d'emprunt et de se créer un état civil de fantaisie jusqu'à ce qu'il eût trouvé le véritable assassin d'Amelie Maloisel.

Comme dans quatre ans il n'avait pas suffisamment changé pour être tout à fait méconnaissable, bien qu'il eût grandi, renforci et qu'il lui eût poussé une magnifique barbe châtain, il inventa l'histoire de la blessure, faite par une flèche empoisonnée, qui le contraignait à porter un masque blanc: du reste. il ne devait s'appliquer ce masque que dans le cours de son voyage vers la France, voyage qu'il comptait faire un peu en zigzag.

Un an environ avant l'arrivée des troupes françaises au Nouveau Montmartre, il advint au roi Zidor quelque chose de bien étrange que nous devons raconter.

II

Un jour arriva au Nouveau Montmartre une troupe de danseuses arabes conduites par un Marocain et accompagnées de musiciens recrutés à Tanger.

Cette troupe venait du Sénégal et avait obtenu de brillants succès auprès des diverses peuplades noires et musulmanes, de la côte Est de l'Afrique.

Elle fut accueillie avec un enthousiasme indescriptible par les spectateurs ordinaires, nègres ou blancs, du Casino du Nouveau Montmartre.

Parmi les danseuses, il y avait une soi-disant juive, nommée Myriame, qui avait dû être fort belle, mais semblait usée et flétrie par les fatigues, la misère et les chagrins.

Elle parlait bien l'arabe, mais encore plus facilement le français.

Le roi Zidor, que ses "houris" au visage avaient laissé très froid, sentit ses vingt ans tressaillir à l'aspect de cette beauté un peu fatiguée, mais encore fort

portune.

"Vous êtes en droit de m'en demander l'explication.

"Peut-être comprendrez vous lorsque je vous aurai dit que depuis des ans je cherche Mlle Barandier dont la fatalité m'avait séparé. Je la retrouve aujourd'hui alors que je désespérais de jamais la revoir.

"De là mon émoi.

Irène écoutait cette voix douce et grave et elle tressaillait..... incapable de chasser le trouble étrange qui s'était emparé de tout son être.

Aux paroles de l'artiste, Geneviève avait frémi.

Ainsi Pierre ne l'avait pas oubliée?

Il avait voulu la revoir.... il avait recherché ses traces.

Mais alors.... Mon Dieu.... Que s'était-il donc passé?

Il accusait la fatalité.

La jeune fille ne comprenait pas.

Mais elle avait conscience que le jeune homme l'aimait avec autant de ferveur que par le passé.

Elle se sentait défaillir, prise d'une joie trop forte.

Toutes les tortures endurées jusqu'à ce jour disparaissaient de son souvenir.

Madame d'Esclabert, Geneviève et Pierre s'étaient arrêtés sur le trottoir de l'avenue des Champs-Elysées.

Et le jeune homme interrogeait:

—Où êtes vous? où habitez vous? Je veux vous reconduire.

—Mais....

—Non.... non.... protestait-il.... pas d'excuses.... J'ai à vous parler, Geneviève..... il faut que vous m'écoutiez...Vous m'avez cru coupable..... Cela n'est pas....J'ai beaucoup souffert.... Je dois me disculper... Geneviève.... ne me désespérez pas par un refus de m'entendre.

Il parlait avec un tel accent de sincérité qu'il était impossible à la jeune fille et à la comtesse d'Esclabert de ne pas ajouter foi à ses paroles.

Comment repousser sa prière?

Il avait raison.... On ne pouvait pas lui refuser de s'expliquer.... de dire les motifs de sa conduite.

Geneviève devait l'écouter.

Irène prononça:

—Mademoiselle Barandier et moi sommes descendues au Grand-Hôtel.

"Je ne suis pas maîtresse des actions de Geneviève.

"Si elle juge qu'il lui appartient de faire droit à votre requête, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient.

—Oh! madame.... vous êtes bonne.... comment vous exprimer ma reconnaissance.

Pierre regardait la comtesse.

A peine avait-il encore jusque là pris le temps de l'examiner.

Il n'avait vu que Geneviève, n'ayant d'yeux que pour elle,

Qui était cette femme au maintien plein de noblesse.... au visage empreint de bonté... qui semblait exercer sur la jeune fille une si complète autorité?

Geneviève devina la pensée de Pierre.

Elle dit, faisant les présentations:

—Madame la comtesse d'Esclabert.... ma bienfaitrice, que j'aime autant que j'aimerais ma mère si elle existait encore.

Puis:

—Monsieur Pierre Trémanzey.

Mais lui, vivement:

—Pierre Trémanzey.... non .... Geneviève, je ne porte plus ce nom.

Elle le regarda avec stupeur.

Il poursuivit:

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS,

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCÈS PARFAIT par des MILLIONS de MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES APAISE toute DOULEUR, GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille.

1er Sv—1 an